

Lausanne, le 5 août 1876

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183848>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 5 Août 1876.

Notre collaborateur, M. L. Croisier, actuellement aux Bains de Louèche, nous écrivait les lignes suivantes, à la date du 25 juillet, c'est-à-dire au moment où des ondées rafraichissantes venaient arroser la clôture du Tir fédéral. Nos lecteurs y trouveront des détails intéressants sur l'aspect de cette station balnéaire et les délassements de ses hôtes durant les jours pluvieux.

Mon cher rédacteur !

Après une quinzaine de jours superbes voici la pluie et une pluie battante. Pas moyen de sortir. Cette nuit la neige est tombée sur les hauteurs qui nous entourent. Plus d'ascensions, d'excursions, de promenades. Le bois de Cythère et la vallée de Tampe sont déserts. Un déjeuner champêtre de 40 personnes, organisé avec un soin particulier, a dû être renvoyé à des temps meilleurs. C'est vraiment dommage, car cette agape promettait de devenir une véritable matinée musicale et littéraire.

La chapelle de Louèche devait faire entendre les plus beaux morceaux de son répertoire. Des toasts, des chansons et des productions littéraires étaient annoncés.

Les dames, essaim multicolore, avaient jeté un dernier coup d'œil sur leurs costumes les plus printaniers.

Et maintenant après ces promesses, après la perspective de toutes ces jolies choses, réclusion forcée.

Que faire ? Regarder la pluie tomber, les innombrables cascades s'élancer des rochers abrupts ou un touriste atteint par la malechance et qui arrive trempé jusqu'aux os ? Voilà pour ceux qui restent à la fenêtre de leur chambre. Au salon on fait de la tapisserie, de la musique vocale et instrumentale (celle-ci sur le piano, hélas !), on lit le dernier roman ou la poésie nouvelle ; on s'entretient de littérature, on parle chiffons ou dentelles et si le sujet s'épuise, ce qui est rare, on parle de soi ou des autres.

La fièvre balnéaire doublée du désœuvrement, incline à la contradiction, au paradoxe. Il y aurait là le sujet d'une étude curieuse à faire sur l'effet psychologique de la *poussée*. Les uns sont accablés, maussades, dégoûtés de tout, broyant du noir et

entraînés par une force irrésistible vers la position horizontale. Ils baillent sans vergogne, soupirent à fendre l'âme, et semblent ne tenir à leur vie que pour la maudire.

Ceux-là sont innocents et malheureux.

D'autres sont toujours en ébullition, remuants, fantasques, disposés à tout mais bons à rien. Leurs idées voltigent ; ils passent continuellement d'un sujet à un autre et eux-mêmes ne sauraient tenir en place. Dans cette situation, il se produit une oblitération du sens moral qui fait que l'on médite de ses semblables avec l'idée d'être parfaitement charitable.

Les hommes deviennent d'une galanterie obséquieuse ou d'une franchise outrageante ; bon nombre sont tourmentés par une soif ardente, que l'on peut calmer, mais que le vin excite toujours davantage. Il faut bien se garder dans ce moment-là avec ces sujets ainsi surchauffés, d'entamer une discussion religieuse ou politique. La conversation anecdotique est le calmant le plus salubre à leur état, car elle agit comme dérivatif.

Dans l'eau, l'état fiévreux des uns et des autres est moins sensible, aussi tous ces possédés se lèvent-ils de bonne heure pour s'y précipiter.

La pluie tombe !

C'est le soir, les salons sont illuminés, le piano fait rage ; tous les valides dansent, tournoyent dans une atmosphère embrasée et poussiéreuse. Les dames toujours vaillantes, toujours intrépides, ne manquent pas un tour de danse. Messieurs les docteurs disent que c'est bon pour la cure : tant mieux. En tout cas, si le plaisir n'est pas curatif, il doit convenir aux convalescents.

Ceux que la danse n'attire plus ; les valétudinaires en quête de repos ; ceux que le rhumatisme afflige ou que la *poussée* houspille, se réfugient dans leurs chambres ou au fumoir.

Dimanche dernier nous avons eu la visite de M. Fritz Rueggsegger, de Thoune, l'un des premiers marcheurs de la Suisse. Parti de Thoune le matin, il a fait 14 lieues pour venir dîner ici, et reparti à 1 1/2 heure après-midi, il est arrivé chez lui dans la soirée comme l'atteste une dépêche que j'ai dans les mains.

Rueggsegger a l'habitude de ces petites promenades du dimanche. C'est du reste un curieux type. Taille moyenne, fortement charpenté, maigre comme

un coup de fusil, assez carré d'épaules, mais son thorax n'a rien qui frappe. Il est vêtu comme tout le monde, assez légèrement, n'a pas de cheveux, et chose qui m'a surpris, il porte des bottines à élastiques. En arrivant ici, après 14 lieues de marche, son linge ne paraissait pas humide. Il s'appuie sur une simple canne.

Quand il marche, toutes ses articulations ont un mouvement saccadé et brusque, et son profil en lame de couteau fend l'air comme un bateau de course.

Il nous a dit qu'il marche toujours de la même manière, et son plus grand plaisir est, paraît-il, sa seule compensation (Rueggsegger ne parie jamais) est de raconter ses tours de force. J'oubliais de dire qu'il est d'une grande sobriété.

Employé dans l'administration, Rueggsegger a 43 ans.

Louèche-les-Bains, 25 juillet 1876.

L. C.

La chanson populaire.

(1^{er} ARTICLE)

On a souvent parlé avec raison de l'influence de la littérature sur les mœurs, ou plutôt sur la moralité des peuples.

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous entretenir un peu d'une branche de cette littérature : la Chanson.

Portée sur les ailes de la musique, la chanson pénètre plus facilement dans les masses que toutes les autres productions de l'esprit. Elle s'implante, se fixe chez l'homme par la mémoire et fait ainsi partie de son acquit, de son bagage intellectuel.

Et tandis que cent romans ne nous laissent après lecture pas une ligne à citer; que notre mémoire se refuse à garder deux vers de Racine ou de Victor Hugo, un gai refrain se grave dans notre esprit et nous poursuit, pour ainsi dire, jusque dans nos travaux les plus sérieux.

Dès lors, il serait superflu d'insister sur le rôle que peut jouer la chanson dans le développement de l'individu. Pour peu que le jeune homme se mêle à notre vie sociale si multiple et si ramifiée, il est impossible que son imagination ne voltige pas quelquefois, même à son insu, sous le vent des romances ou des chants patriotiques.

Dans nos réjouissances publiques, dans nos fêtes de société ou de famille, dans nos nombreux banquets, la chanson a sa place obligée au moment de la gaité, de l'épanchement. On se figure difficilement chez nous cette partie d'une fête où chacun se promet du plaisir, livrée en entier aux faiseurs de discours.

Bonne ou mauvaise, on réclame la chanson; un peu au mérite, un peu à la bonne volonté, et, ordinairement, chacun s'exécute pour le plus grand amusement des convives.

L'atelier aussi a ses refrains joyeux, et c'est là que j'aime tout particulièrement à les entendre.

Heureux sont ceux qui savent mêler un peu de poésie au réalisme de la vie.

Et quand vient le samedi soir,

Après la semaine remplie

Par le travail de tous les jours,*

qui songera à critiquer les ouvriers qui se réuniront pour chanter: ni vous ni moi, à coup sûr.

Quand on a fait son devoir, on a le cœur à l'aise, et plus le labeur de la semaine a été dur, plus on se sent léger dans la perspective d'un jour de repos.

Dans ces moments-là, il semble qu'on soit possédé d'un immense amour pour l'humanité et la patrie, et la chanson arrive sur les lèvres, comme l'expression joyeuse du contentement d'esprit.

Et l'ouvrier chante la liberté, la liberté conquise par le travail, il chante la patrie, il chante les beautés de la nature, les fleurs, les grands bois, les ruisseaux; il chante l'amour.

Si j'associe ici le nom d'ouvrier à celui de « chanson populaire, » c'est que cette déesse, la chanson, quoique accessible à tous, garde ses préférences, ses faveurs, pour les natures simples et fortes, pour les hommes qu'éveille le chant du coq.

Les travaux manuels, ceux surtout qui ne réclament pas de grands efforts physiques, se prêtent admirablement à la diffusion des couplets. On chante au chantier, à l'atelier, et souvent l'outil, frappant en cadence, ponctue la chanson et en accentue le rythme.

Chanter en travaillant est certainement un privilège. On m'a cité l'exemple d'un négociant très occupé, recevant en moyenne trente lettres par jour et qui avait l'habitude de les coter lui-même, travail qui, dans les grandes maisons, est fait ordinairement par des employés inférieurs.

Comme on lui demandait la raison de ce caprice, il répondit: « Pendant que je fais ce travail tout machinal, mon esprit peut muser, folâtrer, et je me surprends parfois à fredonner mes chansons de vingt ans: c'est le plus beau moment de ma journée. »

Je voudrais insister un instant sur ce point: chanter est un privilège.

Il est entendu que je ne veux parler ici que de la chanson populaire, du chant individuel.

Eh bien! dans notre grande famille humaine, quels sont ceux qui sont le plus largement dotés de ce privilège? Sont-ce les grands du monde, ceux auxquels la fortune prodigue ses caresses? Sont-ce les ambitieux qui voudraient franchir quatre à quatre les degrés de la gloire et de la popularité? Non, évidemment non.

Si l'on en croit la statistique, cette science qui se mêle de tout, mais qui parfois est maladroite, elle nous dira qu'à partir de la misère exclusivement, l'homme chante en raison inverse de ce qu'il possède.

Sans accorder trop de créance à cette donnée, il faut pourtant reconnaître qu'elle a du vrai. Je n'en veux pour preuve que la manière de s'exprimer de

* Pierre Dupont: *La promenade du paysan*.